

Nations, the Greek Government increased its provocations and made false accusations against Greece's northern neighbours in the hope of influencing future decisions.

When the Security Council had been discussing the Commission of Investigation's report, the Greek Government had launched a fresh campaign of provocation by pretending that Albania had invaded Greece and that an "International Brigade" had entered Greece from Albania. The cries of alarm raised by the Greek Government had considerably influenced public opinion, but a few days later Mr. Tsaldaris had been obliged to acknowledge the inaccuracy of the report.

That provocation had been intended to justify : (1) the establishment of a permanent commission as proposed to the Security Council by the United States ; (2) the presence of foreign troops in Greece ; (3) the reign of terror inside the country ; and (4) the state of war with Albania.

In conclusion, Mr. Heba maintained that it was not the States to the north of Greece that were interfering in her internal affairs, but those States which sent troops into the country and provided arms to keep the Greek people in subjection. Albania had no territorial claims or designs of any kind upon Greece. The Albanian people wished to live in peace and would be glad if the Greek people, which had fought side by side with it in the struggle against the Fascist invaders, were free to devote itself to the reconstruction of its country.

He hoped that the Committee would be able to find a just solution which would ensure peace in the Balkans in accordance with the principles of the Charter.

The meeting rose at 1.10 p.m.

## SIXTY-FIFTH MEETING

*Held at Lake Success, New York, on Friday, 3 October 1947, at 11 a.m.*

*Chairman : Mr. J. BECH (Luxembourg).*

### II. Continuation of the discussion on threats to the political independence and territorial integrity of Greece

Mr. MANUILSKY (Ukrainian Soviet Socialist Republic) emphasized that, after studying the voluminous documentation on the Greek question and in particular the report of the Commission of Investigation and the testimony contained in it, his delegation had reached the conclusion that the statement made by the United States on the Greek problem was not in conformity with the truth or with logic.

The facts, which were known to all, proved that British intervention in Greece, which had begun in 1944, was still continuing at the present time, and that the United States was ignoring acts of intervention in open violation of the Charter. On the other hand, on the basis of

de l'Organisation des Nations Unies, le Gouvernement grec accroît les provocations et porte de fausses accusations contre les voisins septentrionaux de la Grèce dans l'espoir d'influencer les décisions à venir.

Lors de la discussion du rapport de la Commission d'enquête au Conseil de sécurité, le Gouvernement grec lança une nouvelle provocation tendant à faire croire que l'Albanie avait envahi la Grèce et qu'une « brigade internationale » avait passé d'Albanie en Grèce. Les cris d'alarme poussés par le Gouvernement grec eurent une grande répercussion sur l'opinion publique, mais, quelques jours plus tard, M. Tsaldaris dut reconnaître l'inexactitude de cette nouvelle.

Cette provocation tendait à justifier : 1) la création d'une commission permanente, proposée au Conseil de sécurité par les États-Unis ; 2) la présence en Grèce de troupes étrangères ; 3) la terreur régnant à l'intérieur du pays ; 4) l'état de guerre avec l'Albanie.

M. Heba conclut que ce ne sont pas les États situés au nord de la Grèce qui s'immiscent dans les affaires intérieures de ce pays, mais bien les États qui y envoient des troupes et fournissent des armes pour tenir le peuple grec sous le joug. L'Albanie n'a aucune revendication territoriale ni aucune visée sur la Grèce. Le peuple albanais désire vivre en paix et souhaite que le peuple grec, qui a combattu côte à côte avec lui dans la lutte contre les envahisseurs fascistes, puisse se consacrer à la reconstruction de sa patrie.

M. Heba espère que la Commission pourra trouver une solution juste, qui assure la paix dans les Balkans conformément aux principes de la Charte.

La séance est levée à 13 h. 10.

## SOIXANTE-CINQUIÈME SÉANCE

*Tenue à Lake Success, New-York, le vendredi 3 octobre 1947, à 11 heures.*

*Président : M. J. BECH (Luxembourg).*

### II. Suite de la discussion sur les menaces contre l'indépendance politique et l'intégrité territoriale de la Grèce

M. MANUILSKY (République socialiste soviétique d'Ukraine) souligne qu'après l'étude de la volumineuse documentation sur la question grecque, et notamment du rapport de la Commission d'enquête et des dépositions qu'il contient, sa délégation est arrivée à la conclusion que l'exposé du problème grec fait par les États-Unis n'est conforme ni à la vérité ni à la logique.

Les faits, connus de tout le monde, prouvent que l'intervention britannique en Grèce, commencée en 1944, se poursuit à l'heure actuelle, et que les États-Unis passent sous silence des actes d'intervention qui violent ouvertement la Charte. Au contraire, on essaie de démontrer, en se fondant

documents emanating from the Greek Government and false testimony, efforts were being made to prove that it was the States on the northern borders of Greece that were guilty of interference in that country.

Illogically, the General Assembly was being asked to concern itself with non-existent facts supported by casuistic reasoning, but such flagrant acts as the shootings ordered by General Scobie in Athens and the excesses committed by Right-wing bands were ignored.

The facts showed that the independence and sovereignty of Greece were in fact threatened by the United Kingdom and the United States, which were intervening in the internal political life of that country.

The facts likewise proved that Yugoslavia, Bulgaria and Albania now constituted a group of peace-loving States with no territorial claims against any others.

The situation in Greece was the very reverse of that. With foreign assistance, the reactionary extremists in power were carrying on a campaign of persecution and mass extermination of Slav minorities, who were therefore compelled to seek refuge in the north. Such a policy was not surprising, being the normal result of all reactionary extremist regimes, which contained the seeds of aggression.

The Anglo-American attitude was all the more contrary to logic and good sense since it was the very States which were guilty of intervention and of endangering international security which were playing the part of accusers of the Balkan States, founded on democratic principles and striving for the maintenance of peace. The protagonists of the "Truman Doctrine" did not consider it necessary to refute universally known facts, and they made arbitrary statements going even further than the conclusions of the Commission of Investigation's report.

A striking example of that attitude was to be found in the speech of the United States representative, Mr. Johnson. Mr. Johnson's first argument consisted in affirming that Greece's northern neighbours had intervened to varying degrees in the Greek civil war. That conclusion was in no way substantiated by the report of the Commission of Investigation. The existence of the alleged military school at Bulkes had not been established either by the Commission or by Press correspondents. On the other hand, Mr. Johnson carefully abstained from alluding to the undeniable facts cited in the report concerning the persecution of opposition groups and of Macedonian and Cham minorities<sup>1</sup>.

The United States representative's second argument was that the Yugoslav, Bulgarian and Albanian Governments had given assistance to the Slav separatist movement in Macedonia. There again, Mr. Johnson refrained from quoting another passage from the report mentioning

<sup>1</sup> See document S/360, part III, chapter I, section D.

sur des documents émanant du Gouvernement grec et sur de faux témoignages, que ce sont les voisins septentrionaux de la Grèce qui sont coupables d'ingérence dans ce pays.

D'une manière illogique, on demande à l'Assemblée générale de s'occuper de faits qui n'existent pas et qu'on essaie d'établir par des raisonnements casuistiques, mais on ne tient pas compte d'actes aussi flagrants que les fusillades effectuées sur l'ordre du général Scobie à Athènes et les excès commis par les bandes de droite.

Les faits démontrent que l'indépendance et la souveraineté de la Grèce sont, en réalité, menacées par le Royaume-Uni et les États-Unis, qui interviennent dans la vie politique intérieure de ce pays.

Les faits prouvent également que la Yougoslavie, la Bulgarie et l'Albanie constituent maintenant un groupe d'États pacifiques n'ayant aucune revendication territoriale à l'égard d'autres États.

La situation en Grèce est diamétralement opposée. Les extrémistes réactionnaires au pouvoir, appuyés par l'étranger, poursuivent une campagne de persécutions et d'exterminations en masse des minorités slaves, qui sont obligées de chercher refuge vers le nord. Une telle politique n'est pas surprenante, car elle est la conséquence normale de tous les régimes extrémistes réactionnaires, qui portent en eux des germes d'agression.

L'attitude anglo-américaine est d'autant plus contraire à la logique et au bon sens que ce sont précisément les États coupables d'ingérence et menaçant la sécurité internationale qui jouent le rôle d'accusateurs à l'égard des États balkaniques, établis sur une base démocratique et aspirant au maintien de la paix. Les protagonistes de la « doctrine Truman » ne se croient pas tenus de réfuter des faits de notoriété publique et formulent des affirmations arbitraires allant même au delà des conclusions du rapport de la Commission d'enquête.

Un exemple frappant de cette état d'esprit peut être trouvé dans le discours du représentant des États-Unis, M. Johnson. La première thèse de M. Johnson consiste à affirmer que les voisins septentrionaux de la Grèce sont intervenus à des degrés divers dans la guerre civile en Grèce. Cette conclusion n'est justifiée en rien par le rapport de la Commission d'enquête. L'existence de la prétendue école militaire de Bulkes n'a pu être établie par la Commission ni par les correspondants de presse. Au contraire, M. Johnson s'abstient soigneusement de faire allusion à des faits indéniables qui sont cités dans le rapport relatant les persécutions dirigées contre les groupements politiques de l'opposition ainsi que contre les minorités macédoniennes et tchamouriotes<sup>1</sup>.

Selon la deuxième thèse du représentant des États-Unis, les Gouvernements yougoslave, bulgare et albanais auraient contribué au mouvement séparatiste des Slaves en Macédoine. Ici encore, M. Johnson s'abstient de citer un autre passage du même rapport où l'on mentionne qu'après

<sup>1</sup> Voir le document S/360, troisième partie, chapitre I, section D.

that after the Varkiza Agreement more than 20,000 Greeks, for the most part Macedonian Slavs, had had to take refuge in Yugoslavia and Bulgaria<sup>1</sup>. That system of persecuting Slav minorities in Macedonia was at the very root of the Separatist Movement.

Mr. Manuilsky then emphasized that those who supported the attitude of the United States on the Greek question relied upon the evidence of witnesses favourable to the Greek Government. Those witnesses could be divided into three categories: (1) former war criminals who had collaborated with the enemy; (2) common-law criminals; (3) witnesses who had given evidence under compulsion or under the influence of promises. Such was the evidence upon which the conclusions of the Commission of Investigation were based.

Mr. Johnson's third argument consisted in asserting that the United States was supporting the legal Government of Greece. One was entitled to ask whether a Government which required foreign support in order to remain in power, and which systematically violated the Greek constitution and falsified the elections, could be a legal government. The question was even more dubious if the fact was taken into account that that Government was fighting against its own people with the aid of armed bands.

In order to prove the legality of the Greek Government, Mr. McNeil had referred to the evidence of British and American observers who had been present at the plebiscite of 1 September 1946, but the fact should not be lost sight of that the British and American observers had lacked impartiality owing to the interest they had had in the results. The USSR had declined to send its own observers because it had considered that measure to be incompatible with the national sovereignty of Greece. It was true that Mr. McNeil and others were now putting forward the theory that the concept of national sovereignty was out of date and that frontiers were no longer important. Such arguments only served to conceal an expansionist policy threatening small and medium-sized Powers.

As regards the amnesty proclaimed by the Greek Government, Mr. Tsaldaris had complained that it had not been well received by the guerrillas, and explained that that had been due to the terror carried on by the army of General Marcos. On the other hand, Mr. Tsaldaris had claimed that 250,000 persons had fled because of that terror. The two statements were contradictory, since there was no reason why a few thousand guerrillas should not have attempted to escape from a terror from which 250,000 other persons had taken flight.

Besides, the figure of 250,000 was fantastic. In reality, there had been at the most 29,000 refugees, of whom 22,000 had come from the Peloponnesus and had fled to escape from the Rightwing bands, as evidenced by the memoranda submitted to the Commission of Investigation by well-known Greek politicians. If the figure of 250,000 had been correct, it would not have

<sup>1</sup> See document S/360, part III, chapter I, section B, paragraph (g).

l'Accord de Varkiza, plus de 20.000 Grecs, comprenant en majeure partie des Slaves de Macédoine, ont dû se réfugier en Yougoslavie et en Bulgarie<sup>1</sup>. C'est précisément ce régime de persécution des minorités slaves de Macédoine qui est à la base du mouvement séparatiste.

M. Manuilsky souligne ensuite que ceux qui appuient la position des États-Unis dans la question grecque se fondent sur des dépositions de témoins favorables au Gouvernement grec. Or, ces derniers peuvent se répartir en trois catégories: 1) anciens criminels de guerre qui ont collaboré avec l'ennemi; 2) criminels de droit commun; 3) témoins qui ont déposé sous l'empire de la contrainte ou de promesses. C'est sur de pareils témoignages que reposent les conclusions de la Commission d'enquête.

Quant à la troisième thèse de M. Johnson, elle consiste à prétendre que les États-Unis soutiennent le Gouvernement légal de la Grèce. Il est permis de se demander si un Gouvernement qui a besoin d'appuis étrangers pour se maintenir, et qui viole systématiquement la Constitution grecque et falsifie les élections, est un Gouvernement légal. Cette question est encore plus douteuse si l'on prend en considération le fait que ce Gouvernement lutte contre son propre peuple avec l'aide de bandes armées.

Pour démontrer la légalité du Gouvernement hellénique, M. McNeil a cité le témoignage des observateurs britanniques et américains qui ont assisté au plébiscite du 1<sup>er</sup> septembre 1946. Mais il ne faut pas perdre de vue que les observateurs britanniques et américains manquaient d'objectivité puisqu'ils étaient parties intéressées aux résultats. Si l'URSS a refusé d'envoyer ses propres observateurs, c'est qu'elle estimait cette mesure incompatible avec la souveraineté nationale de la Grèce. Il est vrai que M. McNeil et d'autres invoquent aujourd'hui la théorie selon laquelle le concept de la souveraineté nationale serait suranné et les frontières n'auraient plus d'importance. De tels arguments ne servent qu'à dissimuler une politique d'expansion menaçant les Puissances petites et moyennes.

En ce qui concerne l'amnistie proclamée par le Gouvernement grec, M. Tsaldaris s'est plaint qu'elle n'ait pas été bien accueillie par les partisans et en a trouvé la cause dans la terreur exercée par l'armée du général Marcos. D'un autre côté, M. Tsaldaris a prétendu que 250.000 personnes avaient fui cette terreur. Ces déclarations sont contradictoires, car il n'y a aucune raison pour que quelques milliers de francs-tireurs n'aient point essayé d'échapper à une terreur devant laquelle auraient fui 250.000 autres personnes.

De plus, ce chiffre de 250.000 est fantastique. En fait, il s'agit tout au plus de 29.000 réfugiés, dont 22.000 en provenance du Péloponnèse, qui ont fui pour échapper aux bandes de droite, ainsi qu'il ressort des mémorandums présentés à la Commission d'enquête par des hommes politiques grecs bien connus. Si ce chiffre de 250.000 était réel, il n'aurait pas été difficile d'en établir la

<sup>1</sup> Voir le document S/360, troisième partie, chapitre I, section B, paragraphe g).

been difficult to substantiate, as there were many newspaper correspondents in Greece.

The real reason for the failure of the amnesty measures was the Greek people's lack of confidence in those who had broken the Varkiza Agreement. Other reasons for that failure had been advanced by Mr. Binopoulos, a member of Parliament belonging to the Greek Populist Party, who had spoken in the Greek Parliament on 12 September 1947 pointing out the extortions of which the Greek Government troops had been guilty.

The United States had attempted to justify its attitude by saying that it was based on a desire to maintain peace in the Balkans. Was it necessary to recall past experience which had shown that hostile acts committed by certain States against other States were often cloaked in the chivalrous guise of defence of the peace? If the United States had really been prompted by such an ideal, it would not have taken up a biased attitude towards the northern neighbours of Greece. By the creation of a Balkan commission the United States was attempting to distract attention from its intervention in the internal affairs of Greece and seeking to extend the scope of that intervention by investing its expansionist policy in the Mediterranean with the authority of the United Nations.

The Ukrainian delegation supported the USSR proposal, which it considered to be the only fair one and the only one likely to restore the peace. There could be no restoration of peace in the Balkans unless the foreign troops stationed in Greece were immediately withdrawn, and unless the Greek people were enabled to decide their own future without foreign intervention.

Sir Carl BERENDSEN (New Zealand) regretted the course events had taken in the Security Council, where the "veto" had been used against resolutions in which no condemnation had been involved and which had been supported by an overwhelming majority. If the Security Council, as now constituted and with its present voting procedure, was unable to cope with that situation, or with any situation for that matter, its failure made the mission of the Assembly imperative.

No one disputed the existence of a threat to peace. But the speeches of the Bulgarian, Albanian and Ukrainian representatives, with their profusion of detail, deprived the Committee of any hope of solving the problem by its own efforts. Only the setting up of a commission to replace that of the Security Council would satisfy the expectations of the world, which relied upon the United Nations to save it from the horrors of war.

In face of the imperative necessity of taking action and the plain evidence of the facts, he had no hesitation in supporting the United States resolution.

M. SPAAK (Belgium) said that his Government was not directly concerned in what might appropriately be termed the Balkan question. But it was the duty of each to state his opinion on that enigmatical problem with the utmost impartiality.

véracité puisqu'il existe en Grèce de nombreux correspondants de presse.

La vraie raison de l'échec des mesures d'amnistie réside dans le peu de confiance qu'éprouve la population grecque à l'égard de ceux qui ont violé l'Accord de Varkiza. D'autres raisons de cet échec ont été données devant le Parlement grec le 12 septembre 1947 par M. Binopoulos, député du parti populiste grec, lorsqu'il a souligné les exactions dont les troupes gouvernementales grecques se rendaient coupables.

Les États-Unis essaient de justifier leur position en disant qu'elle est motivée par le souci de maintenir la paix dans les Balkans. Faut-il rappeler que l'expérience du passé montre que des actes hostiles de certains États envers d'autres ont souvent revêtu cette forme chevaleresque de défense de la paix? Si les États-Unis étaient mus sincèrement par un tel idéal, ils n'auraient pas adopté une position partielle à l'égard des voisins septentrionaux de la Grèce. Par la création d'une commission dans les Balkans, les États-Unis veulent détourner l'attention de leur ingérence dans les affaires intérieures de la Grèce et essaient, en fait, d'élargir le cadre de cette ingérence en revêtant de l'autorité de l'Organisation des Nations Unies leur politique expansionniste dans le bassin méditerranéen.

La délégation de l'Ukraine appuie la proposition de l'URSS qu'elle considère comme la seule équitable et la seule susceptible de ramener la paix. Aucune pacification des Balkans ne peut se produire sans le retrait immédiat des troupes étrangères qui sont en Grèce et sans que le peuple grec soit à même de décider de son sort indépendamment de toute intervention étrangère.

Sir Carl BERENDSEN (Nouvelle-Zélande) regrette le cours qu'ont pris les événements au Conseil de sécurité, où des «vetos» ont frappé jusqu'à des résolutions qui ne comportaient aucune condamnation et étaient appuyées par une majorité écrasante. Si le Conseil de sécurité, tel qu'il est constitué et avec sa procédure de vote actuelle, se trouve dans l'incapacité de faire face à cette situation ou même à quelque situation que ce soit, son échec rend impérative la mission de l'Assemblée.

Sir Carl indique que nul ne conteste l'existence d'une menace contre la paix. Or, les interventions des représentants bulgare, albanais et ukrainien, avec leur luxe de détails, ôtent à la Commission tout espoir de résoudre elle-même le problème. Seule donc l'institution d'une commission destinée à remplacer celle du Conseil de sécurité remplira l'attente du monde, qui compte sur l'Organisation des Nations Unies pour le préserver des horreurs de la guerre.

Devant la nécessité impérieuse d'agir et la netteté des données, Sir Carl n'hésite pas à appuyer la résolution des États-Unis.

M. SPAAK (Belgique) déclare que son Gouvernement n'est pas directement intéressé à ce qu'il conviendrait d'appeler la question balkanique. Mais, sur ce mystérieux problème, c'est le devoir de chacun de se prononcer en toute objectivité.

Certain delegations, by denying that the Committee could clarify the question, were reserving in advance the right to challenge its competence.

He pointed out that, whereas the representative of Bulgaria regarded the whole affair as a matter of straying sheep, the representative of Albania spoke of a state of war. Nevertheless Mr. Spaak noted that there were certain indisputable facts, on which he would base his solution.

First of all, despite statements to the contrary, the present Greek delegation to the Assembly, like its predecessors at San Francisco and Paris, represented a legal and legitimate Government, and was entitled to take part in the debates on a perfectly equal footing with the other delegations.

Nevertheless, in violation of Article 2, paragraph 7 of the Charter, it was desired to discuss the internal affairs of a State, a procedure that was most unwise in an organization where different conceptions of democracy were represented. Mr. Spaak did not share all the opinions of the members of the Greek Government or of the Governments that were attacking it, but the competence of the United Nations did not extend to those matters.

He then replied to the oft-repeated assertion that the Balkan question arose from the presence of foreign troops on Greek territory. While he was far from finding inherently desirable the presence of British troops and the undeniable intervention of the United States in the internal policy of Greece, he pointed out that, as Mr. McNeil had said, all the Greek parties had agreed to the dispatch of British troops to Greece. He affirmed that a legitimate Government was entitled to ask friendly countries for their help in maintaining order. There was nothing wrong in that, no offence against international law.

In reply to a remark by Mr. BEBLER (Yugoslavia), Mr. SPAAK (Belgium) said that the oft-quoted statement of General Scobie did not mean that the United Kingdom was prepared to support the territorial claims of Greece.

There was nothing to justify the assertion that British troops were the cause of the civil war or that they constituted an international threat. As regards American intervention, if it had had any result at all, that result had been to bring to power a liberal-minded man, a proved democrat. Perhaps the method employed was not the best, but the United States had not committed a crime.

The rebellion or civil war in Greece was the result of political, social and economic antagonisms between sections of the Greek people, and it was going too far to assert that the northern neighbours of Greece had fomented those disorders. The only question was whether they were complicating the situation by aiding the guerrillas.

In appointing a commission of investigation, the Security Council had adopted a measure which was both judicious and effective. Some countries were now saying that the Commission had been partial and the investigation badly conducted. That statement was both inaccurate

M. Spaak constate que certaines délégations, en déniant à la Commission la possibilité d'éclaircir la question, se réservent par avance le droit de contester sa compétence.

Il rappelle que si le représentant de la Bulgarie ne voit dans toute l'affaire que des moutons errants, le représentant de l'Albanie parle d'un état de guerre. Il existe pourtant des faits indiscutables, sur lesquels M. Spaak fondera sa solution.

Tout d'abord, et en dépit d'affirmations contraires, la délégation grecque actuelle comme celles qui l'ont précédée à San-Francisco ou à Paris, représente à l'Assemblée un Gouvernement légal et légitime et a le droit de participer aux débats sur un pied d'égalité parfaite avec les autres délégations.

Pourtant, en violation du paragraphe 7 de l'Article 2 de la Charte, on veut discuter des affaires intérieures d'un État, ce qui est bien pensable au sein d'une organisation où sont représentées des conceptions différentes de la démocratie. M. Spaak, pour sa part, ne partage pas toutes les opinions des membres du Gouvernement grec, ni des Gouvernements qui attaquent ce dernier. Mais la compétence de l'Organisation des Nations Unies ne s'étend pas à ces matières.

Il répond ensuite à l'assertion, répétée à satiété, selon laquelle la question balkanique résulterait de la présence de troupes étrangères sur le territoire grec. Tout en étant loin de trouver bonnes, en elles-mêmes, la présence des troupes britanniques et l'indéniable intervention des États-Unis dans la politique intérieure de la Grèce, M. Spaak rappelle que, comme l'a dit M. McNeil, tous les partis grecs ont donné leur accord à l'envoi en Grèce de troupes britanniques. Il affirme qu'un gouvernement légitime a le droit de demander à des pays amis de l'aider à maintenir l'ordre : il n'y a pas là de faute, de délit de droit international.

Après une intervention de M. BEBLER (Yougoslavie), M. SPAAK (Belgique) répond que la déclaration souvent citée du général Scobie ne signifie pas que le Royaume-Uni soit prêt à soutenir les revendications territoriales de la Grèce.

Rien ne permet d'affirmer que les troupes britanniques aient été la cause de la guerre civile ni qu'elles constituent une menace internationale. Quant à l'intervention américaine, si elle a eu quelque résultat, ce fut d'amener au pouvoir un homme d'esprit libéral, un démocrate éprouvé. La méthode employée n'est peut-être pas la meilleure, mais les États-Unis n'ont pas commis de crime.

M. Spaak voit dans la rébellion ou dans la guerre civile en Grèce l'effet d'oppositions politiques, sociales, économiques, entre deux sections du peuple grec, et considère comme excessif d'affirmer que les voisins septentrionaux de la Grèce ont fomenté ces troubles. Une seule question se pose : compliquent-ils la situation en donnant leur aide aux francs-tireurs ?

Le Conseil de sécurité a pris une mesure aussi sage qu'efficace en nommant une commission d'enquête. Certains pays déclarent aujourd'hui que la Commission d'enquête a été partielle, l'enquête mal faite. C'est, selon M. Spaak, une affirmation à la fois fautive et injurieuse.

and discourteous. Asking the most in order to obtain the least, certain delegations wished to have the blame for the frontier incidents placed upon Greece.

Unlike Albania, Bulgaria and Yugoslavia, Greece had co-operated in the investigation with perfect good grace. Many witnesses put forward by the opposition parties, the labour organizations, and the Governments of neighbouring countries had been heard. Five thousand supporters of the opposition had held a demonstration beneath the delegates' windows. A certain freedom prevailed in Greece, greater perhaps than on the other side of the border.

The report itself, far from being completely favourable to Greece, sometimes judged her severely. That was not the work of partial judges but of honest men. The Belgian representative had agreed with the findings in chapter I: "On the basis of the facts ascertained by the Commission, it is its conclusion that Yugoslavia, and to a lesser extent, Albania and Bulgaria, have supported the guerrilla warfare in Greece".<sup>1</sup> He had considered, however, that it was not for him to express political condemnation or to pronounce upon the legality of the acts committed by Albania, Bulgaria and Yugoslavia. Mr. Spaak read the joint statement made by the delegations of Belgium and Colombia.<sup>2</sup> He stressed the fact that the Belgian delegation had thought that it was for the Security Council or the General Assembly to pass judgment, and that that attitude was perfectly fair and in keeping with the terms of reference.

After taking everything into consideration, the Commission of Investigation had expressed its formal opinion that the Governments of the neighbouring countries had assisted the Greek guerrillas. Moreover, the Subsidiary Group, which was more definite in its conclusions, had been able to investigate certain incidents of which traces had still remained. If there was any truth in the contention that the report of the Subsidiary Group did not take into account the views of all the parties concerned, was that not due to the fact that Albania, Bulgaria and Yugoslavia had abstained from co-operating with the Group in any way? The Yugoslav Government had told the Subsidiary Group, which had wished to carry out an investigation on its territory, that it had itself carried out such an investigation, that the allegations were false and that the Group's investigation was therefore pointless. Such an attitude was disrespectful to the Security Council. Mr. Spaak asked the members of the Committee to re-read chapter VII of the Subsidiary Group's report (document S/AC.4/301). Without wishing to say that it was the result of a preconceived policy on the part of the Yugoslav Government, he noted that some Greek guerrillas who were being pursued had been permitted to retreat into Yugoslavia, while Greek troops had been fired on from the Yugoslav side. Those facts had been established, not on the basis of evidence that was open to question, but by findings made on the spot.

<sup>1</sup> See document S/300, part III, chapter I, section A, paragraph 1.

<sup>2</sup> *Ibid.*, chapter III, section A.

Demandant le plus pour obtenir le moins, certaines délégations voudraient qu'on imputât à la Grèce la responsabilité initiale des incidents de frontière.

A la différence de l'Albanie, de la Bulgarie et de la Yougoslavie, la Grèce s'est prêtée à l'enquête avec une parfaite bonne grâce. D'autre part, de nombreux témoins présentés par les partis de l'opposition, les organisations ouvrières, les Gouvernements de pays voisins, ont été entendus. Sous les fenêtres des représentants, sont venus cinq mille manifestants de l'opposition. Une certaine liberté règne en Grèce, peut-être plus grande que de l'autre côté de la frontière.

Le rapport lui-même, loin d'être complètement favorable à la Grèce, la juge parfois avec sévérité : ce n'est pas là le fait de juges partiaux, mais d'honnêtes gens. En ce qui concerne le représentant de la Belgique, il s'est déclaré d'accord sur les constatations matérielles du chapitre I : « La Commission conclut, d'après les faits qu'elle a établis, que la Yougoslavie et, dans une moindre mesure, l'Albanie et la Bulgarie, ont soutenu la guérilla de Grèce. » Il a cependant estimé qu'il ne lui appartenait pas de formuler une condamnation politique ni de se prononcer sur la légalité des actes de l'Albanie, de la Bulgarie et de la Yougoslavie. M. Spaak lit la déclaration commune des délégations de Belgique et de Colombie.<sup>2</sup> Il souligne que la délégation belge a estimé que le droit de juger appartenait au Conseil de sécurité ou à l'Assemblée, et que cette attitude est parfaitement loyale et conforme au mandat reçu.

La Commission d'enquête, tout bien pesé, a donné son sentiment formel : les Gouvernements des pays voisins ont aidé les francs-tireurs de Grèce. De plus, le Groupe subsidiaire, d'ailleurs plus clair dans ses conclusions, a pu enquêter sur des incidents dont les traces subsistaient encore. D'aucuns pourraient dire que le rapport du Groupe subsidiaire n'est pas véritablement un rapport contradictoire. Mais si cette assertion contient une part de vérité, cela n'est-il pas dû au fait que la Bulgarie, l'Albanie et la Yougoslavie se sont abstenues de toute collaboration avec le Groupe? M. Spaak rapporte à ce propos que le Gouvernement yougoslave répondit au Groupe subsidiaire, qui désirait enquêter sur son territoire, qu'il avait enquêté lui-même, que les faits allégués étaient faux et que l'enquête du Groupe était, par suite, inutile. M. Spaak estime que c'est là se moquer du Conseil de sécurité. Il demande aux membres de la Commission de relire le chapitre VII du rapport du Groupe subsidiaire (document S/AC.4/301). Sans vouloir affirmer que ce fut là l'effet d'une politique arrêtée du Gouvernement yougoslave, M. Spaak constate qu'on a permis à des irréguliers grecs poursuivis de se retirer en Yougoslavie, cependant que du côté yougoslave l'on tirait sur les troupes grecques. Ces faits n'ont pas été établis à la suite de témoignages discutables, mais de constatations faites sur place.

<sup>1</sup> Voir le document S/300, troisième partie, chapitre I, Section A, paragraphe 1.

<sup>2</sup> *Ibid.*, chapitre III, section A.

Thus it was well established that the guerrillas received assistance from Albania, Bulgaria and Yugoslavia but the extent of that assistance was yet to be determined.

As regards the means to remedy the situation, Mr. Spaak observed that there was some common ground in the United States and USSR resolutions. He read the paragraph of the United States proposal (document A/C.1/191) concerning the co-operation of the four States in the settlement of their disputes by peaceful means, pointing out that that recommendation was to be found in substance in the USSR proposal (document A/C.1/199). But was it sufficient to counsel the parties to live on good terms with each other? The United States proposal provided further for the establishment of a special committee whose terms of reference could be modified but whose primary purpose would be to control the frontiers. Why did Albania, Bulgaria and Yugoslavia refuse to accept the establishment of that committee? The reason put forward by the representative of Bulgaria was a surprising one; how could there be a danger that that committee would involve Bulgaria in the imperialistic policy of the United States? If the latter were fostering sinister designs, would it call in witnesses?

According to another argument, the proposed commission would violate the national sovereignty of the countries concerned. In Mr. Spaak's opinion, such a reactionary idea, advanced by countries claiming to be among the most progressive, made the efficient functioning of any international organization impossible. Only a unilateral relinquishment of sovereignty would be humiliating; but had not Greece undertaken to respect the future decision of the Assembly, whatever it might be? As Mr. Herriot had said, he who refused arbitration was already an aggressor. Greece's neighbours, however, had stated that they would not submit to such a simple and necessary measure for ensuring the implementation of the recommendations made by the Assembly. Marshal Tito had invited a certain number of distinguished persons to go to Yugoslavia; why should an inquiry conducted by the members of an international commission be more humiliating?

In reply to an intervention by Mr. BEBLER (Yugoslavia), who declared that commissions usually consisted of petty officials with families to support, Mr. SPAAK (Belgium), while protesting against this disparagement of the members of the Commission, stated that he did not see why a commission should not include a certain number of politicians. If the Yugoslav Government was prepared to accept that solution, Mr. Bebler's intervention would have made it possible to take a great step forward.

He noted that the most controversial part of the United States proposal was the two paragraphs concerning the responsibility of Albania, Bulgaria and Yugoslavia. The question under discussion should be, not so much that of fixing the blame, but of finding a solution to the Balkan problem. He thought that the time had not yet come to take up a position with regard to those two paragraphs.

Ainsi est-il bien établi que du côté de l'Albanie, de la Bulgarie et de la Yougoslavie on aide les francs-tireurs dans une mesure qu'il reste à déterminer.

En ce qui concerne les remèdes à apporter à cette situation, M. Spaak note qu'il existe des points communs aux résolutions des États-Unis et de l'URSS. M. Spaak lit le paragraphe de la proposition des États-Unis (document A/C.1/191) relatif à la collaboration des quatre États pour le règlement pacifique de leurs différends. Il signale que cette recommandation se retrouve en substance dans la proposition de l'URSS (document A/C.1/199). Mais suffit-il de conseiller aux parties de vivre en bons termes? La proposition des États-Unis prévoit, en outre, la création d'une commission spéciale, dont la mission est d'ailleurs susceptible d'être modifiée, mais qui, avant toute chose, surveillerait les frontières. Pourquoi l'Albanie, la Bulgarie et la Yougoslavie se refusent-elles à accepter l'établissement de cette commission? Le motif avancé par le représentant de la Bulgarie est déconcertant; comment cette commission risquerait-elle de faire participer la Bulgarie à la politique impérialiste des États-Unis? Si ceux-ci nourrissaient de sinistres desseins, convoqueraient-ils des témoins?

Selon un autre argument, la commission dont on recommande la constitution porterait atteinte à la souveraineté nationale des pays intéressés. Il estime que ce concept réactionnaire, repris par des pays qui se prétendent à l'avant-garde du progrès, rend impossible le bon fonctionnement de toute organisation internationale. Seul un abandon unilatéral de souveraineté serait humiliant; mais la Grèce ne s'engage-t-elle pas à respecter, quelle qu'elle puisse être, la décision future de l'Assemblée? Ainsi que le disait M. Herriot, celui qui refuse l'arbitrage est déjà l'agresseur. Or les voisins de la Grèce déclarent qu'ils ne se soumettront pas à une mesure aussi simple et aussi nécessaire, mesure destinée à assurer l'exécution des recommandations faites par l'Assemblée. Le maréchal Tito a offert à un certain nombre de personnalités de se rendre en Yougoslavie: pourquoi une enquête menée par les membres d'une commission internationale serait-elle plus humiliante?

Après une intervention de M. BEBLER (Yougoslavie), qui déclare que d'ordinaire les commissions sont composées de petits fonctionnaires chargés de famille, M. SPAAK (Belgique), tout en protestant contre cette offense faite aux membres de la Commission d'enquête, déclare qu'il ne voit pas pourquoi une éventuelle commission ne comprendrait pas un certain nombre d'hommes politiques. Si le Gouvernement yougoslave était disposé à accepter cette solution, l'intervention de M. Bebler aurait permis de faire un grand pas en avant.

M. Spaak signale que le passage le plus délicat de la proposition des États-Unis est constitué par les deux paragraphes relatifs à la responsabilité de l'Albanie, de la Bulgarie et de la Yougoslavie. En fait, il devrait s'agir beaucoup moins de condamner que de trouver une solution au problème balkanique. L'heure n'est pas venue de prendre position sur ces deux paragraphes.

Referring to the French amendment, Mr. Spaak said he thought that many delegations would accept it if the compromise were real and the three countries would undertake to collaborate loyally with the Commission.

Belgium was aware of the contribution made by Yugoslavia to the Allied cause and would like to assist her in her present efforts; but it was not right that the will of all should be frustrated by the obstinacy of a single country. As Mr. Bebler had said, a critical juncture had been reached, and the Assembly had to take the place of the Security Council and act on the lines of the United States proposal.

The meeting rose at 1.10 p.m.

## SIXTY-SIXTH MEETING

*Held at Lake Success, New York, on Saturday,  
4 October 1947, at 11 a.m.*

*Chairman: Mr. COSTA DU REIS (Bolivia)*

### 12. Continuation of the discussion on threats to the political independence and territorial integrity of Greece

Mr. LANGE (Pologne) recalled the history of the Greek question, a problem which, by the way it had been brought to the Assembly, threatened to undermine the Organization, and one which indicated something fundamentally wrong in Greece. The question had been considered by the United Nations before the charges against Albania, Bulgaria and Yugoslavia had been thought of, and it should be approached in all its aspects.

The internal conflict in Greece had become an international problem in December 1944 when the United Kingdom Government ordered General Scobie not to consider himself neutral in the conflict between the Greek parties. The ensuing civil war had destroyed the coalition Government, had imposed upon the country the rule of pre-war undemocratic groups, including collaborators, and had been followed by a series of unpopular governments incapable of bringing about recovery or stabilization and requiring foreign aid to stay in power.

In the spring of 1947, the intervention of those Powers which feared a change in the Greek Government had been added to by the United States loan of 300 million dollars, half of which financed military aid and the sending of military advisors. Mr. Lange quoted an Associated Press despatch of 22 September 1947 showing that the size of the Greek Army had been decided, not by the Greek Parliament, but by the head of the United States economic mission. He also quoted articles dated 5 September and 6 September 1946 in the Greek newspapers *Eleftheria* and *Ethnikos Kirikos* showing that the United States Government had exerted pressure to bring about a change in the Greek Government. Yet

Pour l'amendement français, M. Spaak croit qu'un grand nombre de délégations l'accepteraient si le compromis était réel et si les trois pays acceptaient de collaborer loyalement avec la commission.

La Belgique sait ce qu'a été la contribution de la Yougoslavie à la cause alliée et elle voudrait aider ce pays dans ses efforts actuels. Mais il ne convient pas que la volonté de tous se heurte à l'obstination d'un seul pays. M. Bebler l'a dit, l'heure est grave, et l'Assemblée doit se substituer au Conseil de sécurité pour agir dans le sens de la proposition des États-Unis.

La séance est levée à 13 h. 10.

## SOIXANTE-SIXIÈME SÉANCE

*Tenue à Lake Success, New-York,  
le samedi 4 octobre 1947, à 11 heures.*

*Président: M. COSTA DU REIS (Bolivie).*

### 12. Suite de la discussion sur les menaces contre l'indépendance politique et l'intégrité territoriale de la Grèce

M. LANGE (Pologne) fait l'historique de la question grecque, question qui, étant donné les conditions dans lesquelles elle a été portée devant l'Assemblée, menace de saper l'Organisation, et qui, de plus, démontre qu'il y a en Grèce quelque chose de fondamentalement vicié. Cette question, l'Organisation des Nations Unies l'a étudiée avant même qu'on ait songé à accuser l'Albanie, la Bulgarie et la Yougoslavie, et il convient d'en examiner tous les aspects.

C'est au mois de décembre 1944, quand le Gouvernement du Royaume-Uni a donné l'ordre au général Scobie de ne pas adopter une attitude de neutralité dans la lutte entre les partis politiques grecs, que la lutte intestine en Grèce est devenue un problème de caractère international. La guerre civile qui en est résultée a amené la chute du Gouvernement de coalition et a imposé au pays la férule de groupements non démocratiques d'avant-guerre, parmi lesquels se trouvaient des collaborateurs; puis se sont succédés toute une série de gouvernements impopulaires, incapables de relever ou de stabiliser la situation intérieure, et qui, pour se maintenir au pouvoir, avaient besoin de l'aide étrangère.

Au printemps de l'année 1947, l'intervention des Puissances qui craignaient un changement de gouvernement en Grèce a pris davantage d'ampleur quand les États-Unis ont consenti un prêt de trois cent millions de dollars, dont la moitié était destinée à fournir les fonds nécessaires à une aide militaire et à l'envoi d'une mission militaire. M. Lange cite une dépêche de l'Associated Press en date du 22 septembre 1947 montrant que l'importance numérique de l'armée grecque a été fixée, non pas par le Parlement grec, mais par le chef de la Mission économique américaine. M. Lange cite également des articles parus les 5 et 6 septembre 1946 dans les journaux grecs *Eleftheria* et *Ethnikos Kirikos* indiquant que le